

moires offrent d'abord des détails sur l'enfance et l'éducation de Bayard. On le voit quitter la maison paternelle, brûlant d'imiter ses aïeux morts sur le champ de bataille; on lit avec un attendrissement mêlé d'admiration les conseils que lui donne sa mère, au moment où il va la quitter peut-être pour toujours. De tels préceptes sont faits pour tremper un jeune cœur dans l'héroïsme. Les grandes qualités de Bayard s'annoncent dès sa première jeunesse. Sa conduite envers les femmes peut servir de modèle à l'homme de tous les temps et de toutes les conditions: galanterie, respect et dévouement, mais obéissance absolue au devoir. Il veille sur l'honneur de celles qu'il aime. Dans les désordres de la guerre, il met les femmes à l'abri de toute insulte. N'étant pas un saint, il forme quelquefois des liaisons où le plaisir a plus de part que l'amour; un jour, il remarque, au trouble d'une jeune fille, qu'elle est vertueuse; il devient son bienfaiteur et la marie honorablement. Sa libéralité à l'égard de ses compagnons d'armes est sans égale. Dans toutes ses expéditions, il ne prend aucune part du butin; il distribue toutes les dépouilles de l'ennemi à ceux qui ont contribué à la victoire, ce qui fait dire à l'un des plus grands généraux de ce temps: « Si Dieu l'eût fait roi de quelque puissant royaume, il aurait acquis tout le monde à lui par sa grâce. » A sa mort, il laisse pour toute fortune quatre cents livres de rente. Ses exploits paraissent romanesques dans un temps où la valeur personnelle est commune. Deux fois, on le voit renouveler un fait d'armes peut-être fabuleux de l'antiquité; deux fois, il défend seul un pont contre toute une armée. Souvent il fait prisonniers qu'il n'a de soldats. Cette vaillance n'a rien de téméraire; elle se fonde sur l'expérience, et se déploie selon les principes de l'art militaire. Bayard est un tacticien; les généraux qui réclament ses conseils l'appellent un *vrai registre de batailles*. S'il n'est jamais chargé du commandement en chef d'une armée, la faute en est à l'ingratitude des cours.

La belle et admirable mort de Bayard est tracée de la façon la plus touchante par le Loyal Serviteur. Il est impossible de trouver une plus attachante lecture que celle de cet ouvrage. L'inimitable simplicité du style s'y mêle à l'intérêt des faits, intérêt toujours vif, toujours soutenu, et qui repose sur tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'élevé dans les sentiments humains. La narration est pleine de précision et de clarté; le narrateur partage tous les sentiments du héros, son maître. Ce rapport de caractère entre le peintre et le modèle donne au récit un charme et un intérêt qui frappent les contemporains eux-mêmes. C'est là qu'on apprend à connaître ce type de perfection chevaleresque, dont les modestes vertus défient les prouesses imaginaires des Amadis et des Roland, furieux ou amoureux. Au XVIII^e siècle, un père écrivait à son fils: « Je veux que ce soit la première histoire que tu lises et que tu me racontes. » Les mémoires du Loyal Serviteur sont le monument le plus durable de la gloire de Bayard. Le narrateur pense comme Joinville, et écrit presque comme Amyot; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un historien.

Bayard à la Ferté, opéra-comique en trois actes, paroles de Désaugiers et de Gentil, musique de Plantade, représenté au théâtre Feydeau le 3 octobre 1811. Bayard a fait lever le siège de Mézières: au lieu d'aller porter à son roi la nouvelle de ce haut fait, il se rend en secret au château de la Ferté, où l'attire l'amour qu'il ressent pour M^{me} de Randan; il y rencontre le roi, que les mêmes motifs avaient amené. Au moment où M^{me} de Randan vient de déclarer franchement au roi ses sentiments pour Bayard, surviennent deux seigneurs qui ont conspiré la perte du héros. Ils apportent une lettre écrite au gouverneur de Mézières, offrant toutes les apparences de la trahison, et accusant d'intelligence avec les ennemis le chevalier sans peur et sans reproche. Le roi, quoique irrité du succès obtenu par son rival en amour, ne suspecte pas un seul instant la loyauté de Bayard, qui ne tarde pas à se justifier. La levée du siège de Mézières prouve que la fameuse lettre n'est qu'une ruse de guerre; de plus, M^{me} de Randan apprend au roi que Bayard n'est pas son amant, mais son époux; car elle l'a épousé il y a peu de temps.

Cet opéra, qui avait d'abord trois actes, fut ensuite réduit à deux. La musique de Plantade obtint quelque succès; on applaudit surtout plusieurs morceaux d'ensemble traités avec une certaine ampleur. Gavaudan, M^{me} Gavaudan et M^{me} Moreau remplissaient les principaux rôles dans cet ouvrage, où se retrouvent la grâce, la mélodie facile et le tour gracieux qui distinguent les productions de l'auteur de la romance si justement populaire: *Te bien aimer, ô ma chère Zélie*.

Bayard et la jeune fille, par Joseph Servières. Cette romance est un des types de la romance troubadour et chevaleresque du premier empire: Mars et Vénus, la beauté et les guerriers, l'amour et les armes, tel est l'accouplement immuable ou l'immuable antithèse qui marque les inspirations de cette époque. La vogue, pour nous inexplicable, dont a joui cette composition, nous oblige seule à lui donner dans ces colonnes une place que ne méritent ni l'air ni les vers.

Bayard et la jeune fille.

Allegro.



2^e Couplet.
 • D'où vient le trouble où je vous voi?
 • Calmez-vous, gentie bachelette!
 • Je suis Bayard, comtez sur moi;
 • A vous servir ma lance est prête.
 • — Ah! contre un lâche ravisseur
 • Soyez mon appui tutélaire;
 • Chevalier, sauvez-moi l'honneur,
 • Rendez une fille à sa mère!

3^e Couplet.
 • Du trâlre l'espoir est détruit,
 • Dit le guerrier, l'âme attendrie;
 • Ne craignez rien, s'il vous poursuit
 • Je punirai sa félonie.
 • Il ramène vers son séjour
 • Cette beauté que rien n'efface;
 • Et, dans son cœur, sent que l'amour
 • Près de l'honneur vient prendre place.

4^e Couplet.
 Isaure n'a plus de frayeur;
 Isaure à sa mère est rendue,
 Et, près de son libérateur,
 Sent en secret son âme émue
 De Bayard la noble action
 Méritait une récompense,
 Et c'est l'amour qui fit, dit-on,
 Les frais de la reconnaissance.

BAYARD (Château de). Cet antique manoir, qui appartenait à la famille des seigneurs du Terrail, et où le chevalier sans peur et sans reproche naquit en 1473, s'élève, à 40 kil. de Grenoble, dans la commune de Pontcharra, sur un mamelon isolé qui domine la vallée de l'Isère. Au temps de sa splendeur, il avait pour entrée une arcade, ouverte dans une courtine flanquée de deux tours rondes, dont l'une servait de chapelle et l'autre de colombier. La cour d'entrée était entourée de murs crénelés, qui subsistent encore; au centre de cette cour s'élevait une fontaine, dont les eaux arrosaient les jardins disposés en terrasses devant la façade du corps de logis. Des trois étages dont se composait le château, il ne reste que le premier, où l'on voit encore le cabinet de Bayard et la chambre où il vint au monde: les peintures des plafonds et des trumeaux sont assez bien conservées. Au rez-de-chaussée se trouvent les écuries, la cave et la cuisine, qui a encore sa vaste cheminée, soutenue par deux colonnes de granit. Le grand pavillon du sud, jadis flanqué de tours, avait des fenêtres ornées de moulures, et fermées de grillages, qui ont presque entièrement disparu.

BAYARD (James-A.), légiste et homme d'Etat américain, né à Philadelphie en 1767, mort en 1815. Elevé au collège de Princeton, il devint membre du congrès, et s'y fit remarquer par son ardent patriotisme et par la puissance de sa dialectique. En 1813, il fut envoyé en Europe, comme commissaire, aux conférences de Gand, réunies pour terminer le différend entre l'Angleterre et les Etats-Unis; mais l'état de sa santé le força d'abréger son séjour dans l'ancien monde, et de retourner dans sa patrie, où il mourut presque aussitôt.

BAYARD (Jean-François-Alfred), auteur dramatique français, né à Charolles (Saône-et-Loire) en 1796, mort à Paris en 1853. Après avoir fait de bonnes études au collège Sainte-Barbe, où il se lia d'étroite amitié avec Scribe, Bayard suivit les cours de l'Ecole de droit. Sa famille le destinait au barreau, et il fut quelque temps clerc d'avoué. La vocation irrésistible de Bayard pour le théâtre l'emportant sur son désir d'obéir à la volonté paternelle, il donna au Vaudeville, le 12 juillet 1821, une *Promenade à Vauluse*. Le succès de cette bluette décida de l'avenir du

jeune homme, en l'affermissant dans sa résolution de devenir auteur dramatique. Bayard épousa, en 1827, la nièce de Scribe. Il collaborait depuis plusieurs années avec le fécond vaudevilliste, dont il partagea souvent depuis les triomphes, sans préjudice de ceux qu'il dut à son mérite personnel. *Ma place et ma femme*, *Un ménage parisien*, le *Mari à la campagne*, *Un château de cartes*, sont des comédies bien faites, où le comique s'allie dans une juste mesure à l'idée morale, toujours présentée de manière à séduire toutes les classes de spectateurs, c'est-à-dire sans sécheresse ni prétention. La *Reine de seize ans*, le *Gamin de Paris*, les *Premières armes de Richelieu*, *Un fils de famille*, et quantité d'autres vaudevilles, n'ont rien à envier aux chefs-d'œuvre du genre. Bayard a aussi publié des articles littéraires dans divers journaux, et des pièces de vers dans différents recueils. Nous citerons, parmi ces dernières: *Louis XVI au salut* et les *Trois ministres*, par un *Indépendant*. Il a composé encore un grand nombre de chansons, et a été le commentateur des théâtres d'Albert Nota et du comte Giraud. Chevalier de la Légion d'honneur en 1837, Bayard se trouvait arrivé à une position qui répondait à ses rêves les plus ambitieux. Les joies du foyer domestique, les succès de l'auteur, il les possédait et ne désirait rien au delà. Le 19 février 1853, Bayard donnait une soirée, à laquelle assistaient un grand nombre de ses amis. Etant déjà souffrant depuis deux jours, il ne voulut pas prendre part au souper, se retira dans sa chambre à coucher vers trois heures du matin, et se fit apporter une tasse de thé. A trois heures et demie, le fils d'Adolphe Nourrit (le célèbre chanteur) causait encore avec lui... Bayard se mit au lit, prit un demi-verre d'eau sucrée, et, un instant après, il rendait le dernier soupir.

Le théâtre de Bayard a été publié par Hachette, en 12 vol. in-12 (1855-1858). Il est précédé d'une notice par Scribe. « On cherche souvent dans de longues préfaces, dit le fécond vaudevilliste, à apprécier, à définir, à analyser la manière d'un auteur.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ce vers résume à merveille le genre de Bayard; c'était la gaieté, la verve, la rapidité, l'entrain dramatique. L'action une fois engagée ne languissait pas; le spectateur, entraîné et, pour ainsi dire, emporté par ce mouvement de la scène, arrivait joyeusement, et comme en chemin de fer, au but indiqué par l'auteur, sans qu'il lui fût permis de s'arrêter pour réfléchir ou pour critiquer. Il était de l'école de Dancourt et de Picard, école qui, par malheur, se perd tous les jours. Le faux et le larmoyant sont faciles; c'est avec cela que l'on fabrique du drame; voilà pourquoi nous en voyons tant. La vérité et la gaieté sont choses rares. La comédie en est faite, voilà pourquoi nous en voyons si peu. Bayard en avait l'instinct et le talent; la muse comique lui prodiguait volontiers ses trésors, qu'il dépensait galement et sans compter; souvent, il est vrai, en petite monnaie qui n'en était pas moins de bon aloi... Nul doute que si une mort, aussi fatale qu'imprévue, ne fût venue arrêter Bayard au milieu d'une carrière déjà si glorieuse, ses idées ne se fussent dirigées vers un but plus sérieux, vers des œuvres de haute portée, où il lui eût été permis de développer toutes les merveilleuses qualités qu'il avait acquises par de longs travaux et par l'étude constante de son art; et le fauteur académique eût été certainement la juste récompense d'une carrière si bien remplie. De nos jours, je le sais, il semble à certains esprits que l'art est inutile, que le caprice et la fantaisie tiennent lieu de tout, qu'ils apprennent à se passer des règles du goût et de l'étude, et qu'en un mot, il suffit d'ignorer pour savoir. Système commode, que la médiocrité devait accueillir avec enthousiasme, et c'est ce qu'elle n'a pas manqué de faire. Bayard ne pensait pas ainsi. Peu d'auteurs ont possédé, à un degré aussi élevé que lui, l'entente du théâtre, la connaissance de la scène et toutes les ressources de l'art dramatique: sujet présenté et développé avec adresse, action serrée et rapide, péripéties soudaines, obstacles créés et franchis avec bonheur, dénouement inattendu, quoique savamment préparé, tout ce que l'expérience et l'étude peuvent donner venait en aide chez lui à ce qui vient de Dieu seul et de la nature, l'inspiration, l'esprit, la verve, et cette qualité, la plus rare de toutes au théâtre, l'imagination, qui invente sans cesse du nouveau ou qui crée encore, même en imitant... La fécondité de Bayard lui fut quelquefois reprochée par des critiques sévères... qui ne faisaient rien.

Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage! disait Casimir Delavigne; de nos jours, nous en avons qui se reposent avant d'avoir produit. Nous en avons d'autres qui n'ont qu'une idée, toujours la même, et, après l'avoir retournée de trois ou quatre manières différentes, leur génie impuissant ou épuisé s'arrête. Le vrai talent, au contraire, ne s'arrête pas; il a besoin de se produire, de se répandre, il lui faut de la vie et du jour!... Voyez les grands auteurs dramatiques, Shakspeare, Voltaire, Molière, Caladron: tous ont créé beaucoup, et leurs rivaux, qui ne pouvaient les suivre dans la carrière, trouvaient plus facile de décrier leur fécondité que de l'imiter. Un autre reproche encore, qu'on a

quelquefois adressé à Bayard, était celui que les marquis du siècle de Louis XIV adressaient aussi à Molière quand ils s'écriaient: *tarte à la crème!* et qu'ils ne sortaient pas de là; on lui faisait un crime de la hardiesse, ou plutôt de la franchise avec laquelle il abordait certains sujets. Il faut se reporter au temps où il écrivait. C'était à une époque de décadence et de mauvais goût, où une école, qui se disait celle de la renaissance, éteignait le flambeau et ramenait les ténèbres, transportait le Parnasse à Toulon et la scène de Racine à la cour d'Assises. Bayard luttait vaillamment contre l'invasion des barbares, et, comme seigneur digne capable de l'arrêter, appelait à son aide l'ancienne joyeuseté française, opposait à l'école romantique l'école de Rabelais, et plaçait en regard de tableaux sanglants et lugubres des esquisses d'une gaieté quelquefois un peu vive. A qui la faute? Les exagérations en tous genres en amènent d'autres; mais le détracteur, même le plus sévère, quand il avait vu *Frétilton*, les *Gants jaunes*, le *Mari de la dame de Chèvres*, la *Marquise de Prétintaille*, *Indiana* et *Charlemagne*, etc., était obligé de s'écrier:

« J'ai ri, me voilà désarmé. »

Voici la liste exacte des pièces de Bayard: *Une promenade à Vauluse*, vaudeville en un acte (Vaudeville, 12 juillet 1821); *Mon ami Listrac*, comédie en trois actes et en prose, avec M. Dufau (Odéon, 1^{er} mars 1823); *Guillaume et Marianne*, drame en un acte et en prose (Odéon, 25 novembre 1823); *Molière au théâtre*, comédie en un acte et en vers libres, avec Romieu (Odéon, 15 janvier 1824); *Notman à vendre* ou les *Deux libraires*, comédie en trois actes et en vers (Odéon, 10 février 1825); la *Porte secrète*, comédie-vaudeville en un acte, avec Désaugiers (Gymnase, 7 mai 1825); *Un dernier jour de folies*, comédie en trois actes et en prose, avec Romieu (Odéon, 19 mai 1825); le *Veuveage interrompu*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 17 octobre 1825); la *Belle-Mère*, comédie-vaudeville en un acte, avec Scribe (Gymnase, 1^{er} mars 1826); les *Comptes de tutelle*, comédie-vaudeville en un acte, avec Merville (Gymnase, 15 juin 1826); le *Neveu de monseigneur*, opéra-bouffe en deux actes, avec Thomas Sauvage et Romieu, musique de Rossini et Paccini, arrangée pour la scène française par Guénée (Odéon, 7 août 1826); l'*Oncle Philibert*, comédie en un acte et en prose, avec Gustave de Wailly (Odéon, 30 avril 1827); *John Bull au Louvre*, vaudeville en trois tableaux, avec Théaulon et Saint-Laurent (Variétés, 13 septembre 1827); *Une soirée à la mode*, comédie-vaudeville en un acte avec Varner et H. Leroux (Gymnase, 17 septembre 1827); *Anglais et Français*, à-propos en un acte et en prose, avec Gustave de Wailly (joué à la salle Favart par les comédiens réunis de l'Odéon et du Théâtre-Anglais, le 22 octobre 1827); la *Reine de seize ans*, comédie-vaudeville en deux actes (Gymnase, 30 janvier 1828); la *Manie des places* ou la *Folie du siècle*, comédie-vaudeville en un acte avec Scribe (Gymnase, 19 juin 1828); la *Jeune Fille et la Veuve*, comédie-vaudeville en un acte, avec Chabot de Bouin (Vaudeville, 20 décembre 1828); *Marino Faliero à Paris*, folie-à-propos-vaudeville en un acte, avec Varner (Vaudeville, 7 mai 1829); l'*Incendie*, comédie-vaudeville en trois actes, avec Paul Duport (Vaudeville, 27 juin 1829); le *Vieux Pensionnaire*, comédie-vaudeville en un acte, avec H. Leroux (Vaudeville, 17 septembre 1829); *Marie Mignot*, comédie historique, mêlée de couplets, en trois époques, avec Paul Duport (Vaudeville, 17 octobre 1829); les *Actionnaires*, comédie-vaudeville en un acte, avec Scribe (Gymnase, 22 octobre 1829); *Louise ou la Réparation*, comédie-vaudeville en deux actes, avec Scribe et Mésleville (Gymnase, 16 novembre 1829); les *Oubliettes* ou le *Retour de Pontoise*, pochade du XIII^e siècle, en deux actes, mêlée de couplets, avec Michel Masson (Vaudeville, 6 mars 1830); *Philippe*, comédie-vaudeville en un acte, avec Scribe et Mésleville (Gymnase, 19 avril 1830); *Ma Place et ma Femme*, comédie en trois actes et en prose, avec Gustave de Wailly (Odéon, 30 avril 1830), reprise à la Comédie-Française, le 2 novembre 1832; le *Foyer du Gymnase*, prologue mêlé de couplets, avec Scribe et Mésleville (Gymnase, 17 août 1830); la *Foire aux places*, comédie-vaudeville en un acte (Vaudeville, 25 septembre 1830); *Jeune et Vieille* ou le *Premier et le dernier Chapitre*, comédie-vaudeville en deux actes, avec Scribe et Mésleville (Gymnase, novembre 1830); *Clair d'Albe*, drame en trois actes, mêlé de couplets, avec Paul Duport (Vaudeville, 25 décembre 1830); les *Trois Maîtresses* ou une *Cour d'Allemagne*, comédie-vaudeville en deux actes, avec Scribe (Gymnase, 24 janvier 1831); le *Budget d'un jeune ménage*, comédie-vaudeville en un acte, avec Scribe (Gymnase, 4 mars 1831); *Ils n'ouvriront pas*, prologue-vaudeville pour l'ouverture du théâtre du Palais-Royal, avec Mésleville et Brazier (6 juin 1831); le *Frotteur*, comédie-vaudeville en un acte, avec Paul Duport (théâtre du Palais-Royal, 6 juin 1831); la *Perte des Maris*, comédie-vaudeville en un acte, avec Dumanoir et Julien (Gymnase, 30 juin 1831); le *Salon de 1831*, à-propos-vaudeville en un acte, avec Varner et Brazier (Palais-Royal, 30 juin 1831); la *Grande Dame*, drame en deux actes, mêlé de couplets (Gymnase, 24 octobre